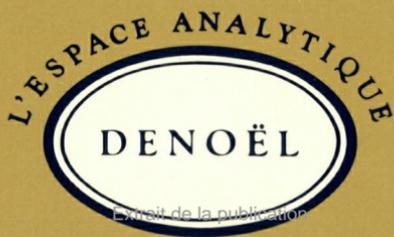


Monique Schneider

“Père,  
ne vois-tu pas...?”

Le père, le maître, le spectre  
dans  
*L'Interprétation des rêves*





**« PÈRE, NE VOIS-TU PAS...? »**

OUVRAGES PARUS  
DU MÊME AUTEUR

De l'exorcisme à la psychanalyse.  
Le féminin expurgé, Paris, *Retz*, 1979.  
La Parole et l'Inceste, Paris, *Aubier Montaigne*, 1980.  
Freud et le plaisir, Paris, *Denoël*, 1980.

*En préparation :*

Le Temps du conte

Monique Schneider

“Père,  
ne vois-tu pas...?”

Le père, le maître, le spectre  
dans  
*L'Interprétation des rêves*

L'ESPACE ANALYTIQUE  
*collection dirigée par Patrick Guyomard et Maud Mannoni*

DENOËL

© by Éditions Denoël, 1985.  
19, rue de l'Université, 75007 Paris  
ISBN 2-207-23132-1

## *Introduction*

# Le rêve, miroir de l'analyse

### *Une illusion d'optique*

Regarder l'interprétation des rêves comme « voie royale » permettant d'accéder à l'inconscient, c'est la poser comme constituant une initiation privilégiée, quasi sacrée; c'est faire d'elle du même coup ce qui, représentant un pouvoir d'élucidation radicale, n'a pas besoin de se trouver pour soi-même éclairé. Sorte de regard premier, fondateur, en face duquel toute réalité ne pourrait venir se placer qu'en position d'objet requérant un sens. *L'Interprétation des rêves*, chez Freud, occuperait en effet cette fonction cardinale : nous livrer un appareil interprétatif, dont l'intérêt essentiel réside dans sa fonction d'éclairement, sans qu'on s'interroge avant tout sur le mode de fonctionnement de l'appareil lui-même, sur l'étrange complicité qu'il entretient avec les visées de vie ou de mort; dans la perspective à l'intérieur de laquelle il se trouve trop souvent enfermé, ce texte aurait essentiellement une portée exploratrice, l'analyse des rêves permettant de dévoiler un paysage – le paysage psychique – ayant ses lois propres et sa structure propre; le regard analytique se chargerait d'entériner ces données, sans être partie prenante de leur constitution.

L'illusion panoramique – illusion d'un regard pouvant plonger au sein d'un paysage que ses opérations visuelles laisseraient intact – se profile d'ailleurs, métaphoriquement et symboliquement, à la fois dans un des points culminants de *L'Interprétation des rêves* et dans certaines particularités concernant la production du rêve

princeps, le rêve de « l'injection faite à Irma ». Au moment où Freud débouche hors du tunnel que représente la pénétration dans le labyrinthe associatif entourant le rêve d'Irma, il a directement recours à la métaphore du panorama pour exprimer la position qu'il vient de faire sienne :

« Quand on a suivi un étroit chemin creux (*Hohlweg*) et que l'on est soudain parvenu sur une hauteur à partir de laquelle les chemins se divisent et s'ouvre le plus riche point de vue (*Aussicht*) donnant sur diverses directions, on a le droit de s'arrêter un moment et de se demander dans quel sens (*wobin*) on doit se diriger en premier <sup>1</sup>. »

Que la métaphore de la vision – une vision laissant tomber sur les choses une lumière qui ne fait qu'en dévoiler la substance et les contours – ait une vertu paradigmatique pour définir l'essence même du travail interprétatif est confirmé par l'inscription sur marbre que Freud se plaît à imaginer; inscription qui indiquera la trace du « dévoilement » inaugural accompli par la production du rêve de l'injection :

*Ici se dévoila le 24 juillet 1895 au  
D<sup>r</sup> Sigm. Freud  
le secret du rêve.*

Le sujet du dévoilement est le secret en personne, Freud ne figurant que comme destinataire privilégié. Il est là pour transmettre des messages venus d'ailleurs; le verbe employé est significatif : « *Hier enthüllte sich* » : il ne s'agit pas de forger des hypothèses, de construire un édifice, selon la perspective qu'ouvrira Serge Viderman dans *La Construction de l'espace psychanalytique* <sup>2</sup>, mais seulement de dévoiler, ou, plus exactement, de permettre au « secret du rêve » de « se dévoiler » en personne. Il est d'ailleurs étonnant que le moment du dévoilement ne soit pas situé par

1. *L'Interprétation des rêves*, Paris, P.U.F., 1967, p. 113, *Die Traumdeutung*, coll. *Studienausgabe*, Frankfurt am Main, Vischer Verlag, 1972, p. 141. Les références à ce texte seront désormais incluses dans une parenthèse suivant immédiatement la citation (IR, p. 113. SA, p. 141). Je propose une traduction différente de celle de Meyerson et D. Berger.

2. Paris, Denoël, 1970.

Freud au niveau du travail interprétatif, mais bien au niveau de l'apparition du rêve lui-même. C'est donc au rêveur et non à l'interprète – à supposer que la distinction soit pertinente – qu'une « vision » quasi prophétique aurait été octroyée. Vision que le savant dormeur n'aurait eu qu'à accueillir, se situant par rapport à elle dans une position de pure réceptivité.

Redoublement de l'opération et du lieu : sans doute n'est-ce pas un hasard si la révélation qui est faite à Freud lui advient lorsque, tout comme Moïse regardant la Terre promise, il se trouve lui-même situé sur une hauteur boisée dominant Vienne : « Bellevue », tel est le nom de la pension située de surcroît *Himmelstrasse* : « rue du ciel ». Le début du chapitre III, précédemment cité, ne ferait ainsi que décrire la position géographique actuelle de Freud, actuelle du moins au moment de la révélation du rêve. Il fallait à Freud l'occupation d'une position élevée, d'une hauteur offrant à la vue de larges perspectives, pour que soit rendue possible la révélation du gouffre-gorge ; il lui fallait être habitant de la « rue du ciel », pour que la plongée dans l'enfer de la gorge ne soit pas l'équivalent d'une pure et simple perte. On ne saurait donc séparer la passion visuelle de Freud, son goût pour les « points de vue » situés sur les hauteurs, de l'attrait pour le gouffre. C'est dans la même phrase que sont évoqués le « creux » (le *Hohlweg*) et la « hauteur » ouvrant sur le point de vue. Corrélation d'ailleurs agissante dans cette citation de *Faust* que Freud inclut dans ses *Trois Essais sur la théorie de la sexualité* : « Vom Himmel durch die Welt zur Hölle », « Du ciel, à travers le monde, jusqu'à l'enfer ». Un tel parcours peut d'ailleurs être effectué dans les deux sens : de la hauteur au gouffre, chemin suivi par le rêve, pour revenir, en empruntant le chemin théorique, du gouffre vers la hauteur.

Si décisive que soit cette proximité entre la hauteur et le gouffre, entre la fête visuelle et l'enténébrement – les analyses de J. M. Rey sur le verbe *übersehen*<sup>1</sup> et celles de Viviane Forrester sur le regard du borgne<sup>2</sup> reconduiront à ce couplage du projecteur lumineux et du trou noir –, il reste que la position officiellement reconnue

1. *Des mots à l'œuvre*, Aubier Montaigne, 1979.
2. *La Violence du calme*, Seuil, 1980.

par Freud, la position réservée à la psychanalyse, est celle d'où émane la source lumineuse; émanation de lumière ou, tout du moins, réflexion de la lumière, comme dans la métaphore du miroir : c'est au nom d'un principe de clarté que, selon l'aspect manifeste de ses déclarations, Freud énonce la « leçon » psychanalytique. Leçon en un sens trop bien entendue par les disciples et les héritiers, dans la mesure où l'illusion panoramique commandera la manière dont sera lue l'œuvre accomplie dans *L'Interprétation des rêves*. Envisager cette œuvre sous l'angle privilégié de l'auto-analyse, ce n'est certainement pas dévier par rapport au propos conscient de Freud, mais c'est peut-être céder à l'illusion panoramique qui fonctionne chez Freud à la manière d'un mythe.

Privilégier la visée auto-analytique, telle est bien la perspective qui anime par exemple le travail de Didier Anzieu <sup>1</sup>. Freud se serait livré à une sorte de vivisection, d'application sur soi d'une technique dont le caractère scientifique n'est pas remis en question. Les problèmes posés par cet étrange jumelage entre la visée scientifique et l'aventure onirique sont mis en relief, Freud étant rencontré comme l'héritier d'une tradition romantique attendant du rêve l'équivalent d'une révélation, mais les éléments entre lesquels s'établit un compagnonnage ne sont pas situés sur un pied d'égalité. Avec le rêve, le regard scientifique se heurte à un objet plus rebelle, plus indéchiffrable que ceux auxquels il est habitué, mais le modèle visuel, objectivant, d'après lequel est conçue l'opération de connaissance, n'est pas remis en question :

« Il [Freud] utilise le matériel de ses rêves, écrit D. Anzieu, pour présentifier les réalités psychiques qu'il a découvertes et dont il veut faire connaître l'existence et la nature, à commencer par l'organisation œdipienne des pulsions. Éveillé, Freud découvre le sens des rêves. En rêve, il se représente les découvertes en train de se faire et en anticipe de nouvelles. Le rêve à lui seul n'est pas créateur <sup>2</sup>. »

La collaboration entre rêve et veille, entre aventure littéraire et projet scientifique, ne reposerait donc pas sur un rapport de réciprocité : le rêve figurerait comme le fidèle serviteur de la veille,

1. *L'Auto-Analyse de Freud et la découverte de la psychanalyse*, P.U.F., 1975.

2. *Op. cit.*, p. 31.

non comme son tentateur. Là où apparemment le rêve prend les devants, lorsqu'on peut voir en lui l'anticipation de modèles théoriques en gestation, il ne transgresse aucunement les valeurs qui sont celles de la quête scientifique. Lorsque le rêve, échappant au statut de simple matériel, croise en chemin l'exploration conduite par le savant, il se contente de mettre en images ou de prévoir ce qui vient s'inscrire dans un cadre rigoureusement scientifique. Ainsi inséré, le rêve est de part en part pourvu d'une fonction pédagogique. Cette réhabilitation d'un imaginaire réglé et tempéré est certes conforme à l'esprit de Freud, ou tout au moins à l'une de ses tendances dominantes – tendance soulignée dans les déclarations officielles –, mais à partir du moment où, comme le tente Freud, on donne la parole au rêve, est-il certain que ce dernier se contente d'occuper une position ancillaire? A partir du moment où le rêve participe à la tâche de décryptage, il risque d'imposer à la visée scientifique de nouveaux critères, une nouvelle grammaire : autant d'ajouts risquant non seulement de doubler, mais encore de restructurer ou de déstructurer un projet énoncé initialement dans des termes apparentés à ce qui s'institue dans le sillage positiviste.

### *Le miroir fou*

Dans son travail auprès des patients, Freud rencontrera à nouveau l'illusion visualiste, l'illusion du miroir, illusion qui est à l'œuvre aussi bien dans l'éthique des Lumières que dans la vision occidentale de la connaissance : Freud aura ainsi tendance à voir la situation analytique comme s'inscrivant dans un espace de dévoilement et de révélation; telle est en effet la fonction des métaphores archéologiques ou géologiques : entretenir l'illusion d'objets à découvrir, objets pourvus d'un être propre, d'un dessin et d'une texture totalement étrangers au travail qui a contribué à leur mise au jour. Les statuettes ornant le bureau de Freud constituaient d'ailleurs autant de garants concernant la possibilité d'effectuer un tel travail : exhumer, déterrer un certain nombre de réalités préexistantes, qu'elles soient taillées dans la pierre ou fabriquées à partir d'un matériau psychique. Même si l'on aban-

donne la fiction d'objets présentant une ossature solide, on pourra regarder l'instrument analytique comme l'équivalent d'un appareil enregistreur permettant de capter les mouvements souterrains du psychisme.

« Je ne crois plus à ma *neurotica* » : l'aveu concédé dans la lettre à Fliess du 21-9-1897 <sup>1</sup>, lettre dans laquelle Freud reconnaissait le caractère fictif des matériaux prétendument exhumés, portait un coup décisif à ces images de l'analyse vue comme instrument extracteur ou appareil enregistreur. Les pouvoirs conjoints de l'illusion et du désir venaient s'interposer entre l'effort de recherche et l'objet convoité, menaçant de conférer à ce dernier un statut de mirage. Tant s'en faut cependant que l'illusion objectiviste ait été purement et simplement abandonnée par Freud. La fiction de l'objet intact sera maintenue – scènes véridiques enfouies dans le passé – et l'illusion sera regardée, non comme ce à partir de quoi est élaboré l'objet psychique, mais comme ce qui vient seulement « s'interposer », à la manière de voiles ou de lentilles déformantes, entre l'effort de découverte et le trésor recouvert de formations mensongères. Il faudra déblayer, purifier, mais le minerai authentique attend impassiblement le travail de sonde qui viendra l'extraire. L'objet est donc éloigné, recouvert, parfois défiguré, mais la croyance en lui continue à soutenir l'effort de décryptage.

« *Falsche Verknüpfung* » : « fausse liaison », ainsi sera désignée la méprise transférentielle. Une fois de plus la rencontre des pouvoirs de tromperie permet la remise sur pied de la croyance objectiviste : tous les mouvements qui viennent illégitimement habiter l'espace analytique sont véridiques dans leur teneur, l'erreur ne portant que sur les phénomènes de datation et de localisation. Ce sont des expériences effectivement vécues, des tranches de pur passé, qui, tels des revenants, se trompent d'adresse en venant hanter des lieux qui auraient permis leur mise au jour, non leur constitution. Le terme même de « trans-fert » constitue une réponse et l'équivalent d'une conjuration : l'opération psychanalytique n'est pas porteuse d'êtres nouveaux, de réalités monstrueuses prenant corps dans le pouvoir de la parole, elle se contente de convoquer,

1. In *La Naissance de la psychanalyse*, P.U.F., p. 190.

de « trans-férer » des réalités qui avaient leur consistance propre, indépendamment de l'invitation à comparaître lancée par Freud psychanalyste. De même que la vision n'est en rien démiurgique, puisqu'elle est censée entériner l'existence de réalités indépendantes du regard qui les cerne, de même l'opération analytique est voulue par Freud comme capable de répondre à ces normes d'objectivité sans lesquelles une discipline ne saurait être reconnue comme scientifique.

Dans quelle mesure la profession de foi inséparable de la présentation de soi comme homme de science n'a-t-elle pas enfermé Freud dans une illusion qui, si féconde soit-elle, n'en constitue pas moins un brouillage inaugural concernant les conditions mêmes qui ont permis l'émergence de l'œuvre analytique? Dans *La Parole et l'Inceste*<sup>1</sup>, j'ai tenté de désamorcer l'illusion objectiviste inhérente à la notion de transfert, pour avancer le terme de « transfert sur place ». Loin que l'instrument analytique permette la pénétration dans quelque paysage vierge, l'ouverture de quelque grotte souterraine, c'est la pulsation propre à la situation psychanalytique qui cherche à se voir, à se représenter, en empruntant des schèmes tirés du passé. On n'assiste donc pas à quelque plongée abrupte dans des sites archéologiques remplis de trésors – trésors resurgissant sans annoncer leur datation véritable –; c'est au contraire le poids propre de ce qui se joue effectivement dans la situation analytique, situation actualisant les diverses opérations de la parole – juger, dénoncer, séduire, absoudre, éclairer, enchaîner, donner ou prendre – qui sert de catalyseur pour que soient redécouvertes ou reconstruites des scènes attribuées à l'enfance. Scènes qui renverraient donc à ce qui, dans la parole, opère sans être dit, à ce qui, en elle, se situe du côté du geste plutôt que du côté de l'objet servant de référent au discours. Un référent qui sert souvent de prétexte pour couvrir une opération de parole apparemment tournée vers des réalités auxquelles elle s'ouvre, alors que l'une de ses finalités fondamentales est de situer celui qui parle à une place déterminée : place frontale ou latérale, abaissée ou élevée, enveloppante ou enveloppée; autant de figures qui vont décrire un scénario libidinal totalement dépourvu de rapport explicite

1. Aubier Montaigne, 1980.

avec le thème servant de prétexte aux diverses prises de parole. C'est ce non-dit de la parole, non-dit parce que agi et agissant, qui chercherait à se dire en élaborant des scénarios phantasmatiques empruntant leur structure à des scènes passées. D'où le thème du transfert sur place : c'est le débordement du faire sur le dire – on pourrait alors parler de « trans-faire » – qui chercherait à se transférer en invoquant des situations, judiciaires ou libidinales, donnant à voir ce qui, dans la parole, opère dans l'inavouable.

Un phénomène de miroir, donc. Mais que renvoie un tel miroir? Non pas uniquement l'enfance elle-même, mais la face cachée d'une parole qui ne peut dévoiler un pan de réalité qu'en maintenant sous silence le geste solidaire de l'opération même de dévoilement. Scandale de ce narcissisme inévitable : le paradigme du miroir, auquel Freud se rapporte pour définir la tâche analytique, n'est pas déplacé, mais un effet de trompe-l'œil caractérise le mode de fonctionnement d'un tel miroir; on pourrait le comparer à un rétroviseur qui, au lieu de réfléchir le paysage traversé, réfléchirait les opérations par lesquelles le véhicule ou le conducteur – inutile de choisir, Freud se plaisant à citer le mode de locomotion du cavalier du dimanche : « Où vas-tu, Itzig? – Interroge mon cheval! » – s'enfoncent à l'intérieur de ce même paysage. Le paradoxe de l'analyse réside précisément dans le fait que cette réflexion folle, réflexion dans une certaine mesure aveugle puisque enfermée à l'intérieur de sa propre opération, permette néanmoins de faire apparaître les linéaments, en une vibration se répercutant en écho, d'un certain nombre de scènes ayant pris place dans un autre lieu et dans un autre temps. Le fait, par exemple, que le style conquérant et dénudant par lequel Freud s'empare des expériences sexuelles de ses patientes provoque la réminiscence – authentique ou fabriquée de toutes pièces – de scènes de séduction, renvoie d'abord à Freud, sous forme de retranscription phantasmatique, l'image de l'opération séductrice à laquelle il vient de se livrer, ce qui est confirmé par le fait que d'autres modes d'investigation, chez Janet et Breuer par exemple, provoquent l'apparition de scènes toutes différentes. Mais cette réflexion immédiate inhérente au scénario de parole ne contraint pas la parole à rester irrémédiablement enfermée dans ce qu'elle effectue, comme si elle était acculée à ne s'ouvrir sur rien d'autre que sur sa propre

opération. Le scénario de parole sert de catalyseur à une série de scènes passées, extérieures ou fictives. Phénomène de surimpression ou de surdétermination auquel Freud s'est montré sensible à l'occasion du rêve, mais qui vaut également pour toute parole prononcée dans la séance : comme dans le palimpseste ou l'encre sympathique, l'énoncé laisse entrevoir une série d'inscriptions superposées. Mais au lieu d'attribuer ce phénomène à quelque loi inscrite dans le fonctionnement interne du psychisme, l'essentiel est de préciser le mode d'ancrage de ces diverses inscriptions : loin qu'elles réémergent sous l'effet d'une poussée imprimée par un passé ancien, elles ont besoin d'être induites par l'exigence de transcription inhérente à ce que la parole comporte de reniement irrémédiable : elle peut dire ce sur quoi elle s'ouvre, elle ne peut dire dans le même temps l'opération en quoi consiste le geste impliqué dans la façon dont elle s'ouvre. C'est par cette brèche que viendront affluer une série de scènes imaginaires tentant de rendre compte de ce que la parole renie dans son mouvement même de désignation.

Dans cette brèche creusée par la tentative pour donner forme au débordement incontrôlable du dire sur le dit, on rencontre, non seulement l'ensemble des évocations offertes comme renvois à des souvenirs, mais le foisonnement du travail du rêve. Est-il en effet certain que l'appareil onirique fonctionne principalement sur le modèle d'un appareil optique? N'est-ce pas lui également qui sectionne, colore les préparations à introduire? Produit-il des substances? Privilégier la métaphore optique revient certainement à conjurer la puissance possible d'un tel appareil.

### *Le rêve, capture de l'acte*

Le fait que l'ouvrage princeps de Freud comporte à la fois un ensemble de rêves et une réflexion sur la méthode interprétative permettrait d'appréhender le travail analytique selon une double perspective. Alors que l'intention déclarée de Freud est de présenter ses propres rêves, ou ceux qu'il élit parmi ce qui lui est rapporté, comme un ensemble de matériaux offerts à l'investigation analytique, il serait possible de regarder la création onirique présentée

par Freud comme mettant en scène l'opération analytique elle-même. Auto-analyse si l'on veut, à condition d'entendre par là, non seulement l'analyse de Freud par lui-même avec l'étagage apporté par l'écoute de Fliess, mais bien l'analyse de l'analyse, ou l'analyse de l'invention analytique, spécularisant dans le rêve son propre avènement.

Lire *L'Interprétation des rêves* comme révélation, non pas essentiellement des réseaux inconscients propres à Freud, mais de l'opération en quoi consiste la production elle-même du livre, telle est la voie dans laquelle s'est engagé Conrad Stein<sup>1</sup>. La nostalgie de Rome, la transgression constituent moins des thèmes renvoyant à la biographie du fondateur, encore qu'ils y trouvent leurs racines, que des thèmes venant annoncer l'aventure en quoi consiste l'élaboration de l'œuvre elle-même. Les rêves fonctionnent comme hérauts de l'épopée freudienne, célébrant à la fois ses hauts faits et ses transgressions. Fascination du gouffre, dans lequel toutes les représentations se fondent, en une fusion contemporaine d'un mouvement risquant d'aboutir à la dissolution du rêve lui-même, telle est l'expérience vertigineuse, extase et horreur mêlées, qui est rencontrée sur le chemin de la régression; une telle fascination sera solidaire de ce que Conrad Stein analyse au titre de « Rome imaginaire »; fascination diamétralement opposée – selon les clivages vigiles tout du moins – à celle qui se trouvera polarisée dans toutes les représentations de conquête.

La voie ouverte par le commentaire que conduit Conrad Stein se trouvera à la fois utilisée et infléchie dans le travail ici tenté. Les rêves offerts par *L'Interprétation des rêves* seront envisagés comme témoignant, non pas tant de l'aventure solidaire de la production de l'œuvre – le livre lui-même et l'événement en quoi il consiste – que de l'opération analytique qu'accompagne la production onirique. Les deux aspects sont en fait indissociables, mais la quête trouvera son centre de gravité dans la tentative pour débusquer, moins le rapport de Freud à son œuvre que son rapport à ses patients et patientes, ou à lui-même comme patient privilégié. Quelle est l'opération à laquelle il se livre, quel est le

1. Études parues dans *L'Inconscient* : « Rome imaginaire » et « Le père mortel et le père immortel ».

fourmillement de gestes qui, tels les fils souvent évoqués par le texte de Goethe auquel Freud se réfère, se croisent et se recroisent indéfiniment?

N'est-ce pas d'ailleurs retomber dans l'illusion visualisante – illusion conduisant à postuler l'existence indépendante d'un objet devant être rencontré à l'extérieur – que d'attribuer au rêve la tâche de fonctionner comme miroir de l'analyse? Une transformation serait opérée concernant le champ de réalité que le rêve est censé refléter, mais la tâche de dévoilement qui lui est assignée maintiendrait l'illusion d'un donné attendant seulement d'être découvert, révélé par la grâce d'une vision réfléchissante. Or le recours à la métaphore du miroir ne peut opérer de manière légitime que si la notion de reflet se trouve remise en question. Si le rêve est miroir, il est miroir sélectif et créateur, donnant forme à ce qui, dans l'après-coup, semblait attendre son intervention réfléchissante. D'où l'étrange fonctionnement des rêves qui, chez Freud, peuvent renvoyer à un décryptage de l'opération analytique. La version présentée par le rêve ressemblera à la parole de l'enfant dans le conte d'Andersen : « Les habits neufs de l'Empereur », dire la nudité là où le miroir officiel voit un revêtement somptueux. Dans la mesure où le rêve est gardien et porte-parole du refoulé, il n'aura pas à élever la voix pour signaler ce qui, dans l'œuvre analytique, s'intègre parfaitement dans les tâches qu'un consensus culturel s'entend à déclarer salutaires ou édifiantes. Le rêve est au contraire semblable à cette troupe de contestataires insistant pour faire leur entrée dans l'assemblée ouvertement reconnue comme représentative.

Effet de miroir ou plutôt de figuration, mais qu'il s'agira de déchiffrer en son point le plus névralgique. Le rêve prend en charge ce que l'éclairage traditionnel est incapable de symboliser. Ce n'est donc pas la totalité de l'opération psychanalytique qui se met en scène dans le rêve, c'est ce qui, en elle, s'effraie de son propre pouvoir. C'est l'analyse devenant pour elle-même corps étranger, opaque, indéchiffrable autant qu'inadmissible, appareil pourvu de pouvoirs destructeurs. Le rêve traduit moins le satisfecit que Freud accorderait à sa découverte que les réactions d'effroi qui sont celles de l'apprenti sorcier devant un instrument qui

semble mû soudainement par un pouvoir qui échappe à celui qui est censé le maîtriser.

Derrière l'image rassurante et idéalisée que, dans un certain nombre de textes théoriques, Freud présente de la psychanalyse – apporter lumière et apaisement, vaincre le mensonge, réaliser une vaste prophylaxie des névroses –, apparaît la silhouette onirique d'une étrange machine interprétative. Machine aussi fantastique que les engins de guerre imaginés par Léonard de Vinci et auxquels Freud fait une brève allusion. Perforer, inonder, disséquer, dissoudre par un jet de lumière détersive, émettre un souffle dont la puissance disperserait tous les attroupements guerriers imaginables, inséminer ou injecter du poison : autant d'opérations masquées par la vision relativement anesthésiante du miroir ou de l'appareil optique, instruments auxquels est dévolue la fonction de réfléchir innocemment un donné indépendant de l'opération qui l'appréhende.

Entre la présentation officielle, foncièrement lénifiante ou apologétique, et celle qui est offerte par le miroir onirique, faut-il choisir? Quel est le compte rendu véridique, si tant est que cette notion de compte rendu ait une validité quelconque? Le rêve ne fonctionne-t-il pas comme miroir délirant, donnant forme à toutes les terreurs qui accompagnent la percée freudienne? Les mises en scène qu'il campe sont effectivement caractérisées par l'outrance, la démesure, autant de traits qui permettraient au lecteur sceptique de se rassurer en stigmatisant dans le rêve une volonté de toute-puissance qui magnifie incontestablement, fût-ce dans l'horreur, les pouvoirs de la psychanalyse. Si folle cependant que soit l'image qui est renvoyée en rêve à Freud, elle ne peut pas ne pas entrer dans un rapport de complicité – tel est le thème central de *L'Interprétation des rêves* – avec les désirs souterrains de Freud psychanalyste. Désirs qui, tout en se rapportant à une œuvre présentée comme guérisseuse et réparatrice, campent à l'arrière-plan un décor de fin du monde. Est-ce à dire que derrière l'image sainte de Freud guérisseur, se dresserait la silhouette de Freud ange exterminateur? Il n'appartient pas au rêve, mais peut-être pas davantage à la pensée vigile, de séparer ce qui relève du cauchemar ou de la vision lucide. Folle, meurtrière peut-être, est sans doute la passion de la lucidité et c'est ce que Freud rêveur

s'acharne à transcrire. Il ne s'agira pas, dans la présente exploration, de balayer l'ensemble du champ psychanalytique ou du chantier onirique freudien pour tenter d'élaborer un verdict, mais de rester dans le « chemin creux » ramenant constamment à ce lieu insoutenable – la bouche d'enfer s'ouvrant dans la gorge d'Irma –, lieu représentant pour Freud le degré zéro de toute orientation, le point troué à partir duquel toute tentative de construction projectrice se défait.

Sans doute est-ce rester prisonnier de cette même fascination de la vision que de reprendre les mots de l'enfant brûlant dans le rêve : « Père, ne vois-tu pas...? », pour faire apparaître la scène se jouant à l'intérieur de l'appareil interprétatif lui-même. Scène qui va se focaliser sur certaines figures privilégiées de l'interprète – le maître, le père –, images chevauchantes plus que séparées, n'en finissant pas de tenter de s'extraire l'une de l'autre.





# “Père, ne vois-tu pas...?”

## Le père, le maître, le spectre dans *L'Interprétation des rêves*

*Le thème* : Les rêves offerts par Freud dans *L'Interprétation des rêves*, au-delà de leur dimension auto-analytique, nous confrontent à la face cachée, sombre, de l'opération analytique elle-même. Deux figures privilégiées de l'interprète : le père et le maître. Couple écartelé, interdisant au père la délimitation d'un espace propre : lorsqu'il s'affirme comme détenteur d'un pouvoir absolu, il se confond avec le maître, faisant planer une menace de mort sur l'enfant. Menace que seul l'enfant peut déchiffrer : “Père, ne vois-tu pas que je brûle ?”

Pour lire ce qui se joue dans la fonction paternelle, il faudra alors laisser la parole à l'enfant, lui restituer sa bouche blessée. Sous une forme éclatée, presque gommée, une scène traumatique hante *L'Interprétation des rêves* : chute ensanglantant la bouche de Freud enfant et faisant surgir la figure du médecin borgne. Figure de cécité exigeant l'apparition d'une figure antithétique, celle du maître détenteur d'un regard dissolvant instantanément ce sur quoi il tombe. La scène analytique gravitera autour de ce regard dédoublé : troué et aveugle – préfiguration du “continent noir” féminin ? – ou tout-puissant et anéantissant, annonçant le “Dr Hérode”.

Au terme d'un tel regard : la femme, chargée d'incarner la blessure hémorragique que l'homme ne peut que renier, “recrachter”. Freud, dans le rêve de l'injection, délèguera à sa patiente Irma sa propre bouche d'enfant blessé. Couple de la bouche et du regard qui annonce le couple du patient et de l'analyste. Un tel partage n'implique-t-il pas une double mutilation ? D'autres figures de couple s'esquisseront, figures que Freud ne pourra que pressentir, rencontrer dans le noir.

*L'auteur* : De formation philosophique (agrégation, doctorat d'Etat), maître de recherches au C.N.R.S., a centré sa précédente recherche (*La Parole et l'Inceste, Freud et le Plaisir*) sur la dimension d'ensevelissement solidaire de toute instauration théorique.

*Le titre* : Extrait d'un rêve cité par Freud : l'enfant mort vient réveiller son père endormi en lui murmurant : “Père, ne vois-tu pas que je brûle ?” Toute *L'Interprétation des rêves*, centrée sur le regard, la vie et la mort, résonne de cet appel adressé au père.

## L'ESPACE ANALYTIQUE

Collection dirigée par Patrick Guyomard et Maud Mannoni  
aux Éditions Denoël, Paris.



Extrait de la publication

4.84   
ISBN 2-207-23132-1

120 FF TTC